

Lurelu

Le vertige, le théâtre et l'adolescence

Raymond Bertin

Volume 32, numéro 2, automne 2009

URI : id.erudit.org/iderudit/1145ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN 0705-6567 (imprimé)
1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bertin, R. (2009). Le vertige, le théâtre et l'adolescence. *Lurelu*, 32(2), 13–14.

Tous droits réservés © Association Lurelu, 2009

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org



Louis-Dominique Lavigne
(photos : Michel Dubreuil)

Le vertige, le théâtre et l'adolescence

Raymond Bertin

Pour le théâtre de création destiné aux adolescents, la dernière année aura été particulièrement riche en questionnements et en discussions, en visibilité et en mise en valeur¹. Toute une série d'événements — programmation de spectacles pour ados dans les saisons régulières de grands théâtres, lectures publiques, tables rondes et publications — allait culminer grâce à la tenue de la dixième édition de la Rencontre Théâtre Ados (RTA), qui a eu lieu du 16 avril au 2 mai 2009. Cette incontournable manifestation fondée en 1996, bisannuelle depuis 2001, accueille chaque fois des milliers de jeunes à la Maison des arts de Laval où leur sont offerts, en plus de spectacles professionnels conçus pour eux, des ateliers et des laboratoires de création, des lectures et des projets de théâtre scolaires, ainsi que la participation à la LIRTA, la ligue d'improvisation de la RTA.

Deux moments de cette édition m'ont inspiré quelques réflexions autour des notions de vertige, de théâtre et d'adolescence : la présentation, en ouverture de la RTA, du spectacle *Bobby ou le Vertige du sens* du Théâtre de Quartier, et le lancement, par la Maison Théâtre, du septième numéro d'*Empreintes*, une brochure qui rend compte du volet montréalais de la rencontre internationale «Théâtre pour ados : paroles croisées», qui invitait cent-cinquante praticiens, diffuseurs et spécialistes à partager réflexions et expertise en marge du festival Les Coups de théâtre, en novembre 2008.

Les angoisses d'un créateur

Que l'auteur et interprète du spectacle *Bobby ou le Vertige du sens*, Louis-Dominique Lavigne, ait accepté de jouer ce solo à la soirée inaugurale de la RTA, et de donner en plus deux représentations en après-midi devant des publics scolaires, a été pour moi une surprise de taille. Je m'explique. Codirecteur artistique du Théâtre de Quartier, Louis-Dominique Lavigne est un pion-

nier de la création théâtrale pour l'enfance et la jeunesse au Québec. C'est lui qui a écrit *Où est-ce qu'elle est ma gang?* en 1982, pièce fondatrice de notre dramaturgie pour ados, ainsi que *Les Petits Orteils* (Prix du Gouverneur général du Canada, en 1992). Or, dans un échange avec l'Acadien Herménégilde Chiasson, avec qui il écrit jadis une pièce pour ados, il déclarait ceci : «Quant à moi, mon dernier spectacle pour ados n'est plus un spectacle pour ados. Je le dis ouvertement. *Bobby ou le Vertige du sens* poursuit le cheminement de mes pièces pour enfants *Les Papas* et *Les Deux Sœurs*, et de notre *Cœur de la tempête*², en ce sens qu'il pousse au maximum cette parole de père, à un point tel que ce sont les pères et les mères de ma génération que je veux rejoindre, donc des gens de mon âge. Parce que je veux partager avec eux mon expérience. Ce spectacle correspond à une urgence à la fois de forme et de contenu. Après vérification, je vois bien que les jeunes peuvent me suivre à partir du secondaire 5. Que les jeunes du secondaire 3 ne peuvent pas parce qu'ils refusent le réalisme magique, l'ambiguïté poétique et la transposition. Tant pis! Je ne fais plus de concessions avec les conformismes artistiques de mon public cible. Dans *Bobby ou le Vertige du sens*, ou bien ils suivent ou bien ils ne suivent pas. C'est là où j'en suis³.»

Cet extrait montre quelques-unes des difficultés que rencontrent les créateurs de spectacles destinés aux adolescents. Ce public, «les ados», n'est pas homogène, puisqu'ils viennent au théâtre la plupart du temps en groupes scolaires, donc «obligés», qu'ils soient passionnés de théâtre ou qu'ils le détestent. De plus, ils diffèrent beaucoup selon l'âge, le milieu d'origine, l'accès qu'ils ont eu dans le passé aux arts de la scène, etc. Ce public, de surcroît, est considéré comme le plus exigeant, car spontané, souvent surexcité, formé au cinéma américain et à la télé-réalité, ce qui peut en effet engendrer un certain conformisme. Il faut donc une bonne dose de conviction aux artistes

qui veulent explorer des formes et des contenus audacieux, en dehors des formules toutes faites. Selon les intervenants cités dans *Empreintes*, certains éléments de la facture d'une pièce favorisent une réception positive des jeunes : «D'une part, l'ancrage à la spécificité du théâtre paraît d'une pertinence irrévocable, peut-on y lire. Cet ancrage peut se traduire par une prise de parole authentique et forte, mais aussi par un jeu assumé avec l'"ici/maintenant" de la rencontre théâtrale, une "relation directe, une communication franche" (Jean-Philippe Joubert)⁴ entre l'œuvre et la salle.» On y mentionne aussi l'importance du phénomène de l'identification qui passe «par la présence d'un personnage adolescent ou dont la quête s'apparente à celle de l'adolescent, tiraillé dans son besoin paradoxal de se conformer à un groupe et de s'affirmer en tant qu'individu».

Les désarrois d'un père

Louis-Dominique Lavigne semble avoir répondu en tous points à ces «critères» qui n'en sont pas, pour sa création de *Bobby ou le Vertige du sens*. Alors, quel est le problème? Résumons l'argument. Son personnage, Joseph Mageau, un homme dans la cinquantaine, poète raté qui s'est fait agent immobilier pour subvenir aux besoins de sa famille, est le père de deux adolescentes, et d'un fils un peu plus vieux qui a pris la clé des champs et qui ne donne plus de ses nouvelles. Au moment où commence son monologue, témoignage intempestif sur les désarrois d'un père, l'homme se retrouve sur un pont, prêt à se jeter dans les eaux glacées du Saint-Laurent, après avoir vécu un véritable cauchemar à la remise des bulletins scolaires de ses filles. Et là, pendant une heure vingt, il raconte cet événement, en proie aux émotions les plus vives; ce qui l'amène, évidemment, à narrer de grands pans de sa vie et de celle de ses enfants.

Nous sommes en janvier, il neige, et pour briser le quatrième mur qui l'aurait coupé





de son public, l'auteur a utilisé un subterfuge : son papa, en larmes, intercepte un passant en vélo (!) car il lui faut absolument parler à quelqu'un, lui qui revient de l'enfer... L'oreille attentive du cycliste devient gage de sa survie, car il menace de se suicider. Déjà s'installe un univers pas très réaliste. Et voilà cet homme racontant la raison des retards répétés de son ainée à l'école, elle qui prend de «très longues douches» de 45 minutes, ce qui fait que lui, son père, en prend de moins en moins, des douches; d'ailleurs, sa fille ne se gêne pas pour lui dire qu'il sent la sueur... Mélanie, sa plus vieille, étudiait en art dramatique et a même remporté un prix d'interprétation, avant d'abandonner : «J'sais pas, moi j'haïs ça le théâtre, ça m'ennuie!» lâche-t-il en un clin d'œil au public. Lui, c'est la poésie, sa passion, «j'aime le style *trash*», avoue-t-il avant de sortir un carnet et de lire un bout d'horreur surréaliste à connotation sexuelle. Effet comique garanti.

Louis-Dominique Lavigne, qui a d'abord été comédien, revient au jeu après une absence d'une dizaine d'années. Ayant acquis une maturité certaine, il se métamorphose, sous la direction du metteur en scène Ghyslain Filion, en un père accablé par les tourments que peuvent causer les attitudes d'adolescentes d'aujourd'hui, cachottières et imprévisibles, qui n'ont plus grand-chose à voir avec les petites filles charmantes qu'elles ont été. Déchiré entre les souvenirs d'un bonheur évanoui et l'inquiétude causée par l'incompréhension, l'homme livre avec énergie un discours hachuré par les émotions qui font grimper sa voix dans les hautes, lui font pomper son souffle, hale-tant, avant de retrouver les plaisirs enfantins du jeu dans un instant nostalgique.

Faux débat?

La dernière livraison d'*Empreintes*, de façon, ma foi, très sommaire, rend compte de discussions sur le bienfondé de la création théâtrale «pour» ados, sur ses spécificités et ses conditions de diffusion, et sur l'indispensable préparation des jeunes, cette «médiation» des adultes (profs, artistes, diffuseurs, parents) qui pourra les aider à décoder les signes et à «construire le sens» des œuvres qu'on leur présente. Mais, précise-t-on, «au-delà des hypothèses qu'il est possible d'émettre quant aux intérêts des adolescents en matière de théâtre, prime la question de la qualité de l'œuvre». Voilà, évidemment, quelque chose d'essentiel et d'indispensable qui ne peut se déterminer en quelques coups de cuiller à pot...

Sur une passerelle inclinée au centre de la scène — l'aire de jeu de quatre pieds sur huit pieds qu'il ne quittera jamais —, l'interprète de *Bobby ou le Vertige du sens* vocifère, avec force mimiques et un ton tout en ruptures, assez virtuose, un texte touffu, témoignage touchant et drôle à la fois d'un père à bout de nerfs et de souffle. Lui qui, incapable de dire non, est devenu «le chauffeur de taxi de toutes les amies de [ses] filles», qui assiste à leurs parties de soccer «au soleil, sous la pluie, dans la boue», qui passe des nuits blanches à broyer du noir pendant que son ainée découvre la ville, atteint une sorte de délire lorsqu'il fait le récit de sa visite à l'école ce jour-là. Devant sa description des «professeurs magiques» et



ceux de la «grande école» (entendre la vie), mon attention, après plus d'une heure de représentation, a fléchi. Et, malgré les qualités indéniables du spectacle, malgré la force du récit et l'urgence ressentie des intentions du créateur, je me suis mis à penser que c'était beaucoup demander aux spectateurs, même adultes et habitués à la fréquentation des salles obscures, de ne pas décrocher. Alors, les ados...?

Le Théâtre de Quartier a raison de présenter ce spectacle pour tout public, à partir de quinze ans... Si vous êtes parents d'ados, il faut le voir, vous n'en sortirez pas indemnes. Dites-vous que l'effort demandé est minime, vu le travail accompli par l'artiste; celui-ci, entretemps, aura peut-être la bonne idée de resserrer un peu son solo.



Notes

1. J'ai rendu compte de cette effervescence dans ma chronique de l'hiver 2009, dans *Lurelu*, vol. 31, n° 3.
2. Pièce cosignée par L.-D. Lavigne et H. Chiasson en 2001.
3. Citation tirée de *Dialogue autour d'une pratique*, paru dans la revue *Jeu*, n° 128, en septembre 2008.
4. Metteur en scène et directeur artistique de la compagnie Les Nuages en pantalon.